

7th nos 13 à 15, 17 à 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39.

La revue 1921-22 catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 25 mars 1921

Sommaire :

La revue catholique des idées et des faits	abbé R. G. van den Hout
Robert Vallery-Radot	Paul Halflants
Wilson	Ch. Terlinden
Le fait d'Andria	Dr R. Warlomont
L'autre danger	Robert Vallery-Radot
Le carnet d'un amateur	Jean Valschaerts
Les idées et les faits : Chronique des idées, J. Schyrgens.	
Rome, L. Picard. — Chronique sociale féminine, S. S.)	
La presse, R. Fraikin.	

La Semaine

Le parlement de Varsovie a voté la Constitution polonaise. Après le vote l'Assemblée est allée à la cathédrale rendre grâce à « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. »

🌿 L'Angleterre de Lloyd-George et la Russie des Soviets ont renoué les relations commerciales « Business as usual. » Avis d'un vieux diplomate : la grande erreur en traitant avec la Russie bolcheviste est de croire qu'on traite avec quelqu'un. Les hautes parties contractantes se sont engagées à s'abstenir de toute propagande d'idées l'une chez l'autre.

🌿 Le plébiscite en Haute-Silésie résoudra-t-il la question de frontière entre l'Allemagne et la Pologne ? On prétend que la réponse à cette question ne peut

venir que de Londres. La paix de l'Europe exige-t-elle une Pologne riche et forte ? Ceux qui ne tiennent pas à affaiblir l'Allemagne trouveront sans doute que la Haute-Silésie est indivisible.

🌿 Les plus habiles techniciens des deux hémisphères ont échaudé à grand peine de compliqués projets financiers pour réaliser la dette allemande. Les parlements ont voté d'enthousiasme les formules proposées. Toutes les sanctions ont joué. Provisoirement les Allemands ne paient pas.

🌿 « Il n'y a pas de mauvais livres, ni de mauvais journaux. » Tout le monde doit tout lire. Dogme nouveau promulgué par M. Destrée. « La revue catholique des idées et des faits » ne sera pas inutile.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

Rédaction : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles
Téléphone : B. 9945.

Administration : 60, rue Vital Decoster, Louvain
Tél. 347 et 355.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

-La revue est envoyée gratuitement, pendant un mois, à quiconque en fait la demande à M. l'Administrateur de La revue catholique des idées et des faits, 60, rue Vital Decoster, Louvain.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.

Comptes-Chèques. — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.

Dépôts à terme. — Intérêts à convenir.

Escompte et encaissement d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Etranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.

Avances-Prêts, sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.

Chèques, Mandats et Lettres de crédit sur toutes les villes belges et étrangères.

Fonds publics. — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.

Coupons. — Négociés sans frais.

Caisse d'Épargne. — Intérêts 3 1/2 %.

Coffres-Forts blindés, offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Canes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Téléphone B 4991

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- 1) **L'Héroïne Nationale Gabrielle Petit**, par CYR. VAN OVERBERGH, belle brochure, franco 0,25 ; 12 ex. franco 2,50 ; 100 ex. franco 16,25 fr
 - 2) **L'Heure a Sonné!** Tract Pascal Nouvelles par SAVONAROLE, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 27,50 fr.
 - 3) **L'Eglise et l'Ecole.** Doctrine, Lois, Document, par le R. P. LALLEMAND, S. J. Prix franco 1,85 fr. ; 12 ex. franco 18 fr. ; 25 ex. franco 36 fr.
 - 4) **Le caractère Chrétien**, par le R. P. OLIVIER, franco 1,60 fr.
 - 5) **L'âge mûr et sa réhabilitation**, (Conférence donnée à la Fédération des Femmes Catholiques Belges) 1,00 fr.
 - 6) **Diagnostic et Traitement des âmes ou l'art de la Direction** par l'auteur des Communions Ferventes ; 8,50 fr., franco 9,00 fr.
 - 7) **Le Programme de l'Electricité communale**, par CYR. VAN OVERBERGH, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 26,25 fr.
- L'édition flamande sous presse, 0,15 fr. ; la douz. 1,50 fr. ; le cent 10 fr. franco 11 fr.

Pour paraître fin mars.

Vie du R. P. Lintelo, S. J. Apôtre de la Communion quotidienne, par le R. P. SEVERIN, S. J. 1 vol. in 8° 352 pages, portraits, 5 fr. ; franco 5,75 fr.

La Science et les Miracles de Lourdes, par le Docteur CUVELIER, 1,00 fr.

La revue catholique

des idées et des faits

La *Revue Générale* recevait dernièrement, en un déjeuner intime, M. Hilaire Belloc, l'écrivain de marque, dont est fière à juste titre l'Église d'Angleterre.

En répondant au toast que lui avait porté M. Henri Davignon qui présidait ces fraternelles agapes, M. Belloc développa l'idée que, seule dans le monde contemporain, la « lutte catholique » donne un but et un sens à la vie. Et il ajoutait avec humour : voilà pourquoi, si la Providence ne m'avait placé du bon côté de la barricade, on me trouverait sans doute... de l'autre côté !

La revue catholique des idées et des faits, qui naît aujourd'hui, entre dans la mêlée « du bon côté de la barricade ».

Qu'est-elle et que veut-elle ?



La grande guerre a fait crouler la façade qui cachait tant bien que mal l'état réel du monde et que maintenaient surtout des gestes traditionnels et d'hypocrites conventions.

Elle a fait plus.

Des processus de décomposition, des germes d'anarchie se sont développés, des questions à peine posées en 1914 ont revêtu une gravité exceptionnelle, des problèmes nouveaux — et combien angoissants ! — ont surgi.

La marche des événements ne favorisant guère les décisions réfléchies, il a fallu recourir à des solutions hâtives dont l'avenir ne manquera pas de révéler les dangereuses déficiences.

Si encore on n'avait touché qu'à l'accessoire, mais les bases même de la société contemporaine, les assises de toute société, sont mises en question. Où va-t-on ? Nul ne le sait. C'est l'incertitude générale, pour ne pas dire le chaos.

Un point, un seul, reste lumineux. La vérité catholique demeure. Les vagues soulevées par l'effroyable tempête ont submergé et entraîné bien des choses. Notre doctrine émerge, intacte. Le phare de la vérité catholique domine les éléments déchainés.

Faire luire cette vérité dans nos ténèbres, projeter son lumineux rayon sur les problèmes au milieu desquels nous nous débattons, tel voudrait être, tel sera avec la grâce de Dieu, le rôle de cette publication.

En Belgique, plus que partout ailleurs peut-être — et il serait aisé d'en déterminer les causes — l'armée catholique est désemparée. De profondes divisions s'accusent, des questions irritantes dont personne ne songe à nier l'importance et l'acuité, menacent de créer de navrantes, de mortelles dissensions. Le secondaire n'a-t-il pas pris chez beaucoup la place qui revient à l'essentiel ? Un travail d'union, de cohésion intérieure, d'organisation de toutes les forces catholiques n'est-il pas plus qu'urgent ?

Ce n'est évidemment pas à nous qu'incombe une aussi lourde tâche et nous n'aurons pas la puérile naïveté de nous arroger pareille mission. Mais il est dans cette nécessité de l'heure un point, à la réalisation duquel nous voudrions

apporter notre collaboration, modeste sans doute, mais sincère et loyale !

Si la guerre nous a laissés tout meurtris, c'est la tête surtout, bien plus que le cœur, qui se trouve atteinte. L'intelligence est aux abois. Le manque de fermeté doctrinale, l'ignorance des principes sont, hélas ! trop répandus. Et pourtant, que de richesses insoupçonnées, quel merveilleux pouvoir d'adaptation aux circonstances les plus diverses dans cette doctrine catholique en dehors de laquelle il n'est pas d'ordre viable ni de paix possible.

Une conception de l'union sacrée, que l'on peut sans crainte d'exagérer, qualifier de désastreuse, a conduit de nombreux esprits à faire, d'une politique d'expédients et de concessions dont s'inspire — dont doit s'inspirer probablement — la conduite politique de nos chefs responsables, la règle de leur pensée. La distinction entre la solution catholique idéale, et ce qu'il est possible d'en réaliser, n'existe plus. De là une cause de faiblesse qu'on ne peut assez déplorer.

D'autre part cependant, une vie intérieure intense, une diffusion plus large et plus riche des dons du Saint-Esprit, résultat d'une participation plus grande à la grâce du Christ dans l'Eucharistie, ont créé, avec un besoin aigu de vérité totale, une réceptivité étonnante à l'égard de celle-ci.

Que d'âmes en privation du vrai !

A ces bonnes volontés-là, nous croyons pouvoir nous adresser, à cette large élite dont dépend l'avenir de l'Église de Belgique, et, partant, le sort même de notre chère patrie.

Nous voudrions essayer de répondre aux angoissantes questions qu'elle se pose. Y répondre en catholiques pour des catholiques. Certes, nul plus que nous, n'est convaincu de la nécessité d'une entente étroite entre tous les Belges en vue d'apporter aux problèmes d'intérêt général, les solutions les plus heureuses et le mieux en harmonie avec le bien suprême du pays. Ce n'est pas affaiblir cette entente, bien au contraire, que d'aider à rendre l'une des parties signataires du pacte, plus forte, plus homogène, plus unie.

Est-ce à dire que nous caressons je ne sais quel rêve chimérique et sot de dictature doctrinale ou d'hégémonie de la pensée catholique belge ?

Que non pas !

Nos prétentions ne dépassent guère la création de l'humble instrument que nous croyons utile à l'œuvre esquissée. Pour lui faire rendre ce que nous en attendons, pour le faire servir au règne de la vérité chez nous, nous adressons un pressant appel à tous les catholiques de Belgique.

Que tous ceux auxquels Notre-Seigneur a départi en quelque mesure la capacité, et par conséquent, la charge d'éclairer et de guider les autres, sachent bien qu'ils seront toujours chez eux, ici.



Notre organe est donc avant tout catholique. Il sera belge aussi, écrit pour ces Flamands et ces Wallons dont une longue

histoire a fait une nation si profondément différente de toutes les nations environnantes.

On parle beaucoup en ces temps-ci d'internationale catholique. Il semble que les essais tentés en vue de réaliser une union plus intime entre les membres d'un même corps, les frères d'un même Christ soient prématurés. L'heure de la fraternisation complète n'a pas sonné. Trop de préventions demeurent, trop de plaies restent béantes.

La conscience de l'universel n'est, chez les catholiques, ni assez profonde, ni assez généralisée.

Le meilleur moyen de travailler à cette internationale dont l'« ut sint unum » de notre Divin Maître restera toujours la devise, ne serait-il pas de rendre plus catholiques nos propres nationaux ? Le jour où nous serons vraiment convaincus que l'essentiel nous unit et que seul le secondaire — je ne dis pas l'accessoire — nous sépare, ce jour-là, la cause de l'universalité pratique de l'Eglise aura fait un grand pas.

Le premier but de *La revue catholique des idées et des faits* est là : rappeler, à propos de tout, l'essentiel qui nous unit, amener les catholiques, tous les catholiques, à « sentire cum ecclesia », penser catholiquement.



Restent alors les questions libres, celles sur lesquelles il est permis aux fils d'une même mère de penser différemment.

Belges, nous aimons ardemment la liberté, catholiques, nous voudrions la respecter surtout chez nos frères.

Ces questions libres, pour n'être pas liées nécessairement à des vérités dogmatiques ou morales ne sont pas synonymes cependant de questions sans solutions certaines. Toutefois, les convictions rationnelles qu'elles autorisent peuvent être contradictoires sans justifier jamais des oppositions telles qu'elles nuisent à la nécessaire union sur l'essentiel.

Remettons en honneur le culte de cette liberté.

Oh ! n'ayons pas d'illusions !

La passion a gâté bien des esprits et nombreux sont les cœurs que le mal a atteints.

N'est-ce pas la preuve qu'à lier trop étroitement nos chères vérités catholiques à des questions politiques - raciques - économiques - on a, sans s'en douter souvent, desservi la cause de notre Foi, compromis sa pureté, énervé sa force conquérante ? A la débarrasser de cette entrave n'avons-nous pas tout à gagner ?

L'essai vaut d'être tenté.

Nous mettons à la disposition de quiconque veut nous y aider cet organe hebdomadaire qui naît en ce 25 mars, jour anniversaire de l'Annonce faite à Marie, coïncidant cette année avec le Vendredi-Saint. L'incarnation et la mort de Notre-Seigneur, synthèse merveilleuse de notre philosophie du monde et de l'histoire, se trouvent ainsi rapprochées.

L'occurrence est très rare. On nous permettra d'y voir un heureux présage.

Il a semblé qu'un journal de la semaine, moins dévoré par l'information qu'un quotidien, plus actuel pourtant qu'une revue mensuelle, prendrait utilement, sans faire de tort à personne, une place vacante.

Une tâche immense s'impose aux ouvriers de la plume. Les journaux et les revues catholiques belges mènent depuis longtemps, tant en français qu'en flamand, le dur et bon combat. Nous ne demandons qu'à nous ranger à leur côté.

Daigne Notre-Seigneur bénir notre bonne volonté et agréer une œuvre entreprise uniquement pour l'extension de son règne et l'exaltation de son « doux Nom ».

abbé R. G. VAN DEN HOUT.

Robert Vallery-Radot

C'était un maître écrivain que celui qui se révélait, il y a quelque huit ans, dans *L'Homme de désir* et que, aujourd'hui, nous sommes fiers de compter parmi nos collaborateurs réguliers. Et, avant de parler de son dernier livre, je demande la permission de me reporter à cette littérature d'avant-guerre, pour jouir comme il convient de la magnifique évolution de son talent.

On se rappelle le sujet de ce roman romantique. Un prêtre y raconte comment il a entendu l'appel de Dieu et comment, malgré les retours de la passion, il s'est décidé à la suivre.

D'une nature extrêmement sensible et imaginative, il se faisait illusion au sujet de sa dévotion; il la croyait sûre et solide, parce qu'il la sentait vivement. Elle ne l'empêcha cependant pas, hélas ! de se laisser reprendre aux langueurs, et aux fièvres de la tentation, jusqu'à ce que la grâce de Dieu et l'exemple d'un ami l'emportassent définitivement et lui donnassent le courage de faire le sacrifice complet.

Alors, il chante son triomphe, mais le ton même de son chant dénote qu'il n'a pas encore dépouillé le vieil homme. Sa piété reste trop sensible; ses adieux à la chair trop retentissants et trop harmonieusement rangés. Oh ! les phrases rythmées et sonores où il met en musique son sacrifice en se remémorant les voluptés qu'il abandonne :

« Seigneur me voici seul en face de vous. Pour vous j'ai tout quitté, et mon père et ma mère et ma maison; mon enfance et ma gloire. Voici ma liberté dont j'étais si jaloux. Voici mon orgueil qui me faisait passer distant parmi les hommes. Voici mon amour. Je jette tout à vos pieds... Adieu, ivresse de marcher dans l'odeur des sèves ! Adieu, tressaillement de me sentir vivant comme la plante et la bête ! Tendresses inconnues, étreintes, illumination de la chair, joie d'Adam, adieu ! Adieu, anneau, adieu, épouse et sœur ! Voile nuptial, berceaux, plantes d'oliviers, rires d'enfants, adieu ! Adieu, lampe studieuse dans le silence de la chambre, front penché sur le livre, visions délirantes qui se lèvent des pages ! Héros surgis tumultueux de notre cœur, orgueil de l'œuvre accomplie, lourde et secrète, adieu !... »

Quel poète ! Il dispose de tout le clavier de Chateaubriand. Mais il a quelque chose de la dangereuse exaltation de *René*; sa sentimentalité l'entraîne et fait douter de sa persévérance. Quand ce souffle puissant qui le pousse aujourd'hui à l'immolation s'affaiblira, ne regardera-t-il pas en arrière vers ces voluptés dont l'impétuosité fait encore tressaillir son cœur ? Son ami lui disait naguère, et il pourrait, avec presque autant de vérité, le lui répéter dans son assurance triomphale :

« Comme l'Ange des Ténèbres sait bien garder son empire au centre de notre amour ! Avec quelle astuce il le détourne de sa fin ! Nos ferveurs, il les change peu à peu en une délectation morbide, une sorte de luxure spirituelle où tout notre être se dissout; notre goût de sentir est devenu si aigu qu'il trouve du plaisir dans le renoncement même ».

Et ailleurs :

« Tu t'agites et t'étourdis sans cesse dans les images, espérant tromper ainsi ta faim ».

Alors, éclairé, il s'est écrié :

« Eh bien ! délivrons-nous de l'Art même, si l'Art doit nous cacher Dieu ! », et son ami applaudit à cette parole attendue.

Mais de fait, renonce-t-il à l'art ? Loin de là. Sa conversion accomplie, rien de plus « artiste » que les notes prises « dans le désordre d'une exaltation où les mots balbutiaient ». Et j'entends le mot « artiste » dans sa moins bonne acception, où se mêle un concept d'artificiel, d'insincérité. Ses effusions sont trop « avancées » pour être sincères ; il ne lui sied pas, à lui néophyte, de dénier les « ignominies » comme s'il avait, du coup, atteint la sainteté d'un François d'Assise, d'un Jean de la Croix, d'une Thérèse d'Avila.

C'était bien du romantisme que tout cela, et l'on pouvait soupçonner l'auteur de *L'Homme de désir* d'avoir encore de la religion catholique la conception qui était de mode dans la littérature de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Mais quel style soulevait ces pages ! Les images brûlantes y fulguraient, sans que leur éclat détonnât dans l'ensemble mesuré et harmonieux. Les phrases déferlaient l'une après l'autre comme de majestueuses vagues venues de la haute mer. Chateaubriand, tu devais tressaillir dans ta tombe à les entendre battre ton rocher de leur rythme que tu reconnaissais !



La guerre est venue, et le tonnerre des canons et des bombes étouffa le chant des grandes eaux.

C'était encore de sacrifice qu'on parlait, mais on ne l'accompagnait plus d'autant de musique. Plus question d'hésitation ni de balancement rythmé entre l'immolation de soi et les plaisirs de la vie. Le devoir était là, au langage clair et impératif. Robert Vallery-Radot, au contraire de son « *homme de désir* », fit son sacrifice sans phrases.

Aujourd'hui, la tourmente passée, nous le retrouvons sorti des tranchées, blessé mais bien vivant, et raffermi dans son talent. L'épreuve l'a transformé. Du romantique d'autrefois, il est resté brillant ciseleur d'images. Sa sensibilité est toujours frémissante, mais on ne craint plus de la voir s'hypertrophier, car, au contact des réalités, l'esprit a mûri et la raison a établi son autorité souveraine sur les facultés inférieures.

Au cours de la triomphale tournée de conférences qu'il a faite en Belgique, tous les auditeurs ont admiré cette vigueur de pensée servie par une forme classique. Dans le volume paru à peu près au même moment, sous le titre *Devant les Idoles*, les nombreux admirateurs de M. Vallery-Radot seront heureux de trouver un plus ample plaidoyer en faveur des mêmes idées si magistralement exposées dans les conférences.

Cela forme un livre admirable, d'une franchise toute chevaleresque de pensée, et d'une remarquable valeur artistique.

Comme tant d'autres survivants qui pendant ces longues années de guerre s'étaient donnés tout entiers à la Patrie, Robert Vallery-Radot espérait, la paix conclue, trouver une France régénérée, une Europe éprise d'idéal et de justice. Hélas ! les idoles étaient toujours debout, entourées de leurs adorateurs passionnés, qui ne prétendaient rien abandonner de leur culte héréditaire. Ces idoles, c'étaient la Révolution, le Suffrage universel, la Science, la Démocratie, tous ces grands mots sacrés dont le prestige exerce sur les cerveaux une influence mystique, parce que, en réalité, ils remplacent, pour la masse, l'idée religieuse.

Avec une mordante ironie, M. Vallery-Radot montre la tyrannie qu'ils exercent sur les intelligences inconscientes. Ce sont des dogmes acceptés sans contrôle, le *credo quia absurdum*.

« La Révolution française est sacrée ; on a lu cela partout ; on l'a appris étant enfant. C'est la religion nouvelle ».

Heureusement, voici que se lève une jeune génération d'écrivains pleins de talent et d'enthousiasme, à la parole claire et vibrante, qui marchent avec un entrain admirable à l'offensive contre les idoles. Ils ont conscience, ces jeunes, de la rude tâche à accomplir, mais ils puisent leurs forces aux sources divines et, sûrs de posséder la vérité, ils s'écrient avec Polyeucte :

*Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes,
Braver l'idolâtrie et montrer que nous sommes.*

L'espoir de la victoire rayonne dans leurs yeux et comment n'inspireraient-ils pas confiance, quand on voit des chevaliers comme Robert Vallery-Radot prendre la tête de la nouvelle croisade ?

Il ne s'agit plus d'un mouvement romantique. Ce ne sont pas des Chateaubriand qui plaident les circonstances atténuantes en faveur d'une religion humiliée, ni encore moins des Maurice Barrès qui se contentent de défendre en l'Église une tradition française. Non, ce sont des jeunes gens qui ont étudié ; ils ont fait de la métaphysique, ils ont lu saint Thomas d'Aquin ; ils apportent des convictions plus encore que des sentiments, et la religion qu'ils professent est la foi intégrale, le Symbole des Apôtres, la foi catholique, apostolique et

romaine. Ils ne croient pas que les Encycliques du Pape, même celles qui règlent les rapports entre l'Église et l'État, soient des sermons en l'air ; ils pensent que la religion doit être la substance de leur vie publique, comme la source de leur vie intérieure ; ils préconisent l'union de tous les catholiques en vue de la lutte dans les cadres de la hiérarchie de l'Église, dans l'organisation de toutes les forces par paroisses et par diocèses.

Au fond, ces idées ne sont pas neuves, et elles sont la conséquence logique des vérités les plus simples du catéchisme. Mais nous vivons dans une atmosphère si imprégnée de libéralisme, de neutralité et d'union sacrée, que ceux qui ont le courage de réagir contre le courant y gagnent une originalité d'innovateurs. « Le bon sens n'est-il pas devenu si rare que M. La Palice semble un esprit plein d'aperçus singuliers ? ».

Quand donc comprendra-t-on que le salut des nations est dans la reconnaissance des droits de Dieu ? Et que les vrais droits de l'homme ne seront jamais aussi bien défendus et garantis que par l'Église ? M. Vallery-Radot proclame avec éloquence la faillite de tous les systèmes qui ne s'accordent pas avec l'Évangile.

Il fait voir une fois de plus le rôle magnifique qui serait joué par l'Église dans la restauration de la paix, si on la laissait faire, si une conspiration d'origine luthérienne et maçonnique ne l'écartait pas systématiquement des conciliabules où se brassent les traités de paix, où s'échafaude — si péniblement ! — l'organisation du monde sans Dieu.

Devant les Idoles développe ces idées en un style de grande allure qui rappelle à certains moments l'éloquence de Lamennais et du cardinal Pie ; en d'autres passages la plume incisive de Louis Veuillot.

M. Vallery-Radot a l'imagination d'un poète, mais il joue de ses images avec une sûreté parfaite, sans se laisser fasciner par elles. C'est un prince de la pensée qui se révèle dans cette œuvre ; puissent ses idées trouver un écho dans un grand nombre d'esprits, car cet écrivain est digne d'être un « maître de l'heure » !

PAUL HALFLANTS.



Le Président Wilson à la Conférence de la Paix

Il est toujours délicat de porter un jugement sur les événements contemporains et sur les personnages qui y ont joué un rôle. L'impartialité, cette qualité essentielle de l'historien, ne peut être acquise que lorsque le temps, dans sa fuite rapide, a éteint les passions et a donné à l'observateur le recul nécessaire pour pouvoir apprécier sainement les multiples facteurs dont est composée la trame de l'histoire. Aussi notre but n'est-il pas d'exposer ici, dans son ensemble, l'œuvre si considérable et si complexe du président Wilson au cours des derniers mois de la guerre et des négociations de Paris et de Versailles. De même que l'on ne peut juger l'arbre qu'à son fruit, de même il nous faudra attendre, avant de pouvoir nous faire une opinion éclairée sur l'idée wilsonnienne. Tant que la *Société des Nations* ne sera pas sortie des inévitables difficultés qui marquent les débuts de toute entreprise humaine il ne sera pas possible à la critique de s'exercer sans parti-pris et de juger en complète connaissance de cause.

Mais, s'il est prématuré de tenter de faire l'histoire du traité de paix de Versailles, il est par contre bien utile de réunir, dès aujourd'hui, tous les éléments qui permettront un jour de rédiger le travail de puissante synthèse destiné à renseigner exactement l'humanité sur une des pages les plus troublantes et les plus décisives de son évolution.

Parmi les sciences appelées à rendre de grands services à l'historien figure au premier rang la psychologie. Rien n'est plus utile que de connaître le processus de la pensée d'un personnage qui a joué un grand rôle historique, mais rien n'est aussi plus délicat. S'il est parfois difficile de se connaître soi-même, combien n'est-il pas plus difficile encore de connaître les autres et ici, encore une fois, il faut se méfier des généralisations. Rien n'est plus dangereux que de juger du caractère d'un personnage d'après les manifestations extérieures de sa pensée. Il est de ces personnalités si compliquées, si ondoyantes et si diverses qu'elles défient la critique psychologique la plus sagace et la plus avertie.

Heureusement pour l'historien de l'avenir, tel n'est pas le cas pour le président Wilson. Nous nous trouvons ici en présence d'une nature toute d'une pièce, qui ne prend même pas la peine de cacher ses tares et ses défauts. Mais les passions, si vives après une épreuve morale aussi intense que le fut la grande guerre, et des polémiques de presse toujours trop violentes et injustes dans le sens de l'apologie comme dans celui de dénigrement, ont obscurci le jugement d'un grand nombre au sujet de cette personnalité qui, sans y être préparée, a joué un rôle si décisif dans la plus grande crise qu'ait depuis des siècles traversé la société humaine.



Quelque puissant, quelque original que puisse être un esprit, celui-ci n'échappe ni à la loi de l'atavisme, ni à la puissance de l'éducation. Descendant d'une vieille famille puritaine qui avait conservées intactes les traditions étroites du *Covenant*, Wilson ne se détachera jamais, en théorie tout au moins, des formules austères et rigides de la plus pure doctrine de Calvin, de même que le sang qui coule dans ses veines lui refusera l'énergie et la puissance de volonté qui caractérisent la race anglo-saxonne. L'éducation entièrement américaine qui, depuis le jeune âge, développera son intelligence, s'inspirera toujours de ces mêmes disciplines religieuses et nationales. La culture latine, seule capable de donner la souplesse d'esprit qui permet, sans renoncer en rien aux principes essentiels, de donner à la pensée l'élégance de la forme et la force de la séduction, sera toujours pour lui une étrangère. Il la saluera de loin, mais avec la méfiance dont on entoure une belle inconnue, dont on croit le charme plein de péril. Pour lui, en dehors de l'Amérique et des pays qui ont avec elle des similitudes de caractère ou des points de contact ethnographique, il n'existe que des nations dont la mentalité lui échappe complètement. Certes, il admirera l'héroïsme de la France, il n'aura pas assez d'éloges pour le noble sacrifice de la Belgique. Il magnifiera dans ses discours ces deux nations qui ont obéi à des sentiments d'ordre moral supérieur correspondant à son idéal. Mais, lorsque les hostilités terminées, il verra ces deux pays mettre tout en œuvre pour se relever de leurs ruines, il ne comprendra pas qu'ils veuillent le faire en exigeant que les coupables soient condamnés à réparer jusqu'aux limites de l'extrême possibilité les désastres accumulés par eux. Il croira, dans le sentiment de justice mal comprise qui dirige ses actes, que le vainqueur veut abuser de sa victoire et il s'érigera en censeur, en supérieur arbitre, et sa conception

d'une paix « juste et durable » mettra, de bonne foi, sur le même pied, au point de vue de l'interprétation de ses fameux « quatorze points », l'agresseur et ses victimes !

Cette mentalité qui, hâtons-nous de le dire, correspond à un idéal élevé, basé sur la grande loi évangélique du pardon, a revêtu dans les circonstances où elle s'est manifestée un caractère d'autant plus dangereux qu'elle se combine avec une ignorance presque complète de l'histoire politique de l'Europe, de ses institutions, de ses traditions séculaires et même de sa complexion économique. Wilson jugera toujours les questions européennes avec des idées américaines. La différence profonde qui existe entre les conceptions politiques, les méthodes gouvernementales, la formation scientifique et même l'esprit juridique des peuples latins et des peuples anglo-saxons, le frappera de stupeur. A priori, il déclarera que tout ce qui n'est pas conforme aux idées anglo-saxonnes, ou plutôt aux idées américaines est inférieur et ce sera uniquement d'après ces mêmes idées anglo-saxonnes qu'il voudra réorganiser le monde.

Cette tournure d'esprit sera d'autant plus difficile à combattre que Wilson est atteint au plus haut degré de la déformation professionnelle qui trop souvent frappe les professeurs. Habitué à parler du haut de la chaire à des élèves disciplinés qui acceptent sans critique, comme parole d'évangile, la parole du maître, il a pris le ton doctoral qui n'admet pas de réplique ou de contradiction. L'entourage qui l'a accompagné en Europe est presque entièrement recruté parmi ses anciens disciples ou parmi ses amis. Tous ont profondément subi son empreinte doctrinale; nul n'osera le contredire et, lorsqu'il demandera un avis à ses conseillers, cet avis sera toujours conforme à ce qu'ils savent être la pensée du maître.



Ajoutons que le président se défendra mal contre la griserie du pouvoir. Pendant quelques mois le monde entier vit dans l'attente de ses paroles et s'incline devant ses décisions. Depuis Napoléon, aucun être humain n'a détenu une pareille puissance. Aussi ne parviendra-t-il pas à empêcher des bouffées d'orgueil de lui obnubiler le cerveau. Nullement préparé à cette subite ascension aux plus hautes cimes de l'autorité morale, il se laisse griser par les flatteries des courtisans de la démocratie, plus dangereux peut-être que ceux des anciens rois. C'est à une de ces flatteries adroitement exploitée que serait dû le choix de Genève comme capitale de la Société des Nations. On a raconté à Paris, dans les milieux bien informés, qu'un pasteur américain résidant depuis longtemps en Suisse, où pendant la guerre, il avait servi d'intermédiaire officieux entre Washington et Berlin, écrivit un jour que le Christ avait certes fait de grandes choses, mais qu'il n'avait parlé qu'à un petit peuple d'Orient et qu'il avait fallu des siècles à ses disciples pour répandre sa doctrine dans le monde. Tandis que le président Wilson avait eu le privilège unique de voir, dès qu'il eut publié ses « quatorze points », l'univers entier s'incliner sans discussion devant la suprême autorité de ses paroles.

Louis XIV, lui-même, au faite de sa puissance, aurait repoussé une flatterie aussi outrée et aussi grossière, le premier magistrat de la république la plus démocratique du monde se montra moins délicat. Extrêmement touché par la lettre du pasteur américain, il entra en relations intimes avec celui-ci et avec diverses personnalités en vue de l'église de Genève. Très adroitement, il exploita ses sentiments de puritain convaincu. La calviniste Genève, la « Rome du Protestan-

tisme », fut opposé à Bruxelles, dépeinte au président comme un foyer d'obscurantisme catholique et d'ultramontanisme étroit. Et voilà, s'il faut ajouter foi à la « petite histoire » pourquoi Genève devint le siège de la *Ligue des Nations*.

Cet incommensurable orgueil allait de pair avec la plus chatouilleuse susceptibilité. Un journal satyrique parisien ayant, dans une caricature très spirituelle, représenté la Société des Nations sous les traits d'un nouveau né malingre que les principaux hommes d'État de la Conférence, déguisés en médecins, déclaraient ne pas être viable, Wilson se croyant personnellement visé exigea et obtint de la Censure française la saisie du numéro incriminé.



Ce sont là les petits côtés d'un grand homme. Ils ne doivent pas faire oublier que les idées directrices qui inspirèrent la politique du président Wilson furent nobles et généreuses. Il souffrit plus que tout autre de voir que bien souvent ses meilleures intentions étaient pénaturées et méconnues. Car s'il ne comprenait pas la mentalité latine, il faut reconnaître que, de leur côté, nos dirigeants ne connaissaient pas la mentalité américaine. Il régna ainsi entre les représentants des deux grands groupes des puissances alliées et associées un grave malentendu.

L'Europe avait commencé par s'illusionner sur la puissance du président et sur l'autorité dont il jouissait dans son propre pays. Les diplomates avaient renseigné leurs gouvernements à ce sujet. On croyait à Paris que Wilson avait tout le peuple américain derrière lui. Pourtant on devait savoir que sa réélection avait été pénible, qu'elle n'avait dépendu que d'une voix, et que pendant vingt-quatre heures, on douta de l'issue du scrutin. Néanmoins le président fut salué comme un sauveur, il apportait avec lui la panacée universelle qui devait assurer à jamais le règne de la paix sur la terre et il apportait en même temps les richesses inépuisables de son pays destinées, croyait-on, à aider l'Europe à se relever de ses ruines. Pendant les premières semaines de la Conférence le prestige du président resta intact. Ses « quatorze points » formaient un syllabus intangible, que nul n'eût osé discuter et dans lequel chacun espérait trouver les éléments favorables à ses revendications et à ses désirs. Ce fut au milieu d'un enthousiasme, à peine atténué par le scepticisme de quelques vieux diplomates vexés d'être relégués au second plan, que l'on jeta les bases de la *Société des Nations*. Mais bientôt, lorsque l'on sortit du domaine de la spéculation pure, pour aborder les angoissants problèmes de la réalité, toutes les illusions du début s'évanouirent. L'état-major de conseillers techniques, de politiciens et de financiers dont s'était entouré le président n'avait pas été recruté de façon à donner une idée favorable de la grande et noble nation d'outre-Atlantique. Les conceptions américaines en matière de réparation et en matière territoriale provoquèrent de cruelles déceptions, l'intransigeance de quelques délégués américains, leur doctrinarisme étroit, leurs procédés parfois peu amènes de discussion et la façon naïve dont ils laissaient deviner les vues intéressées de certains groupements financiers dont ils étaient les porte-parole, transformèrent peu à peu l'enthousiasme avec lequel le président Wilson avait été accueilli dans l'ancien Monde en une hostilité à peine déguisée.

Cette hostilité ne fit que grandir dès que la plupart des pays s'aperçurent qu'ils n'auraient pas à se louer de la façon dont le président entendait appliquer ses « quatorze points » au règlement de la paix. Au point de vue de la réparation des

dommages, comme au point de vue de l'attribution des territoires, les plus justes revendications se heurtèrent de la part de la délégation américaine à des idées préconçues ou à une ignorance qui refusait de se laisser éclairer.



Les puissances continentales dont, sans exception, les finances étaient dans l'état le plus lamentable, eurent le tort de se laisser éblouir par le mirage d'une intervention américaine. Les banques de New-York n'allaient-elles pas achever l'œuvre des vaillants soldats du général Pershing ? Ne fallait-il pas par quelques sacrifices d'amour propre et par l'abandon de prétentions d'ordre politique s'assurer le concours économique des inépuisables richesses de la grande république ? Cette mentalité eut pour résultat de laisser le président diriger d'une façon dictatoriale les travaux et la procédure de la Conférence. Les petites puissances furent systématiquement tenues à l'écart et durent toujours s'incliner devant le fait accompli. Trop souvent la « brutalité secrète » remplaça à leur égard la « diplomatie secrète » stigmatisée par le président. Parmi les grandes puissances, l'Angleterre seule sut imposer à l'arbitre omnipotent de la Conférence le respect de ses intérêts. Pendant les derniers mois des négociations, chaque journée fut marquée par de douloureux froissements, par des menaces de sécessions et par des incidents pénibles qu'un peu de diplomatie, de souplesse d'esprit et une connaissance plus éclairée des questions européennes eussent pu éviter.

Ainsi l'idéal de paix et de justice formulé par le père de la *Société des Nations* ne parvint jamais à revêtir une forme acceptable. La plupart des états représentés au Congrès de la paix subirent en frémissant le joug que leur imposait la dictature wilsonienne. Les vainqueurs s'inclinèrent de mauvaise grâce devant cette volonté du plus puissant et du plus riche d'entre eux qui empêchait les plus éprouvés et les plus méritants de cueillir les fruits de leur victoire. Sans aller jusqu'à prendre au sérieux cette boutade d'un humoriste qui disait que : « le traité de Versailles contenait tous les éléments de plusieurs guerres « justes et durables », il faut cependant reconnaître que l'œuvre de l'idéologue de Washington, malgré les intentions excellentes de son auteur, n'a pas consacré, comme on l'espérait, le triomphe de la justice. Par là même, le traité de paix portait en lui des principes de faiblesse et des germes de division que l'ennemi, vaincu et frémissant, allait tout naturellement exploiter pour éluder l'exécution de ses obligations les plus impérieuses de réparations.

Toutes les difficultés de l'heure présente eussent été évitées si au lendemain de l'armistice la parole avait été laissée aux militaires et aux diplomates de métier plutôt qu'à un théoricien que sa carrière de professeur doublé d'un politicien, n'avait nullement préparé à trancher des problèmes devant lesquels eussent pâli des génies politiques tels que Richelieu, Bismarck ou Napoléon.

CH. TERLINDEN
Professeur à l'Université de Louvain.



Le fait d'Andria

Le 25 Mars de cette année, au moment même où paraît ce nouvel organe, un fait sensationnel doit se produire dans une ville d'Italie, dont le nom est aujourd'hui rarement prononcé et qui empruntera peut-être sa notoriété aux étranges phénomènes que nous allons relater.

Ville de l'Italie méridionale, de 60.000 habitants, placée non loin de la côte de l'Adriatique, Andria se glorifie de posséder un trésor auquel sa foi catholique attache un grand prix : une épine de la Sainte Couronne de Jésus-Christ.

Cette épine, objet de l'observation continuelle d'experts autorisés, a été décrite en ces termes par Mgr. Staïti, évêque actuel d'Andria : « Longue de quatre doigts et grosse comme un gros fil de ligneau à l'extrémité inférieure, elle est de couleur cendrée, sauf à la pointe, à demi brisée, qui finit en aiguille, avec une teinte un peu sombre ; on y distingue, après la courbure, quatre taches de couleur violacée, et une autre très nette, devant, sans compter beaucoup d'autres points qu'il faut faire effort pour découvrir ».

Quel est donc le phénomène qui se produit périodiquement à Andria, acclamé par l'enthousiasme des foules, après avoir été sollicité par leurs ferventes implorations ?

Le voici. Depuis que la Sainte Epine réside à Andria, donc depuis l'année 1308, toutes les fois que le Vendredi-Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation, c'est-à-dire tombe le 25 Mars — coïncidence qui se produit en moyenne trois à quatre fois par siècle — les taches pâles à l'état habituel, prennent l'aspect du sang ordinaire qui sort de la veine : parfois même la surface de l'Épine apparaît entièrement ensanglantée. Aujourd'hui même, Vendredi-Saint 25 Mars 1921, cette coïncidence se présente ; nous saurons bientôt si l'événement s'est reproduit.

Pendant trois siècles l'on est sans documents, et il ne faut pas s'en étonner : la ville d'Andria ne cessa, durant cette période, d'être en proie à la guerre, puis à une peste meurtrière ; jusqu'à trois fois elle fut incendiée. Mais l'événement merveilleux ne cessa de se reproduire. La tradition en resta dans la mémoire des Andriens et trois documents ultérieurs l'attestent.

A partir de 1633, le fait se répète régulièrement et chaque fois authentiqué par une attestation formelle des évêques d'Andria : seule la manifestation de 1712 est restée sans documents officiels et mentionnée seulement par d'Urso, historien d'Andria. (1) Ces prélats font procéder à des constatations par d'autres évêques, des prêtres et des religieux, des théologiens, des représentants des pouvoirs publics, des médecins, etc. dont les noms nous sont conservés ; ils s'entourent de toutes les précautions requises et donnent au prodige la plus large publicité en l'offrant en spectacle au peuple tout entier (la relique se trouve généralement à ce moment sur l'autel de Saint Ricard dans la cathédrale où elle est transportée de la demeure pontificale attenante). Les heures de l'apparition varient : c'est le matin (1633) ou l'après-midi (1644, 1701), et la durée du phénomène est de quelques heures.

Le prodige se renouvelle en 1837, en 1842, 1864 et en 1910, mais voici que surgissent de nouveaux et mystérieux épisodes.

Le 31 Octobre 1837, à l'occasion du retour triomphal de la relique, qui avait été cachée pendant la révolution, l'évêque d'Andria, Mgr Cosenza, ordonna qu'elle fût exposée pendant plusieurs jours à la vénération publique, et voilà que le lendemain, fête de la Toussaint, les taches reprennent un éclat hémorragique ; elles ne recouvrent qu'un mois plus tard « la couleur cendrée, un peu plus sombre qu'au-paravant ». Pendant un mois donc, sur le maître-autel, cette transformation apparut aux yeux du clergé et de la population qui put l'observer chaque jour.

Moins de cinq ans après, le 25 Mars 1842, un spectacle nouveau s'offre à la population d'Andria, sous une forme qui paraît bien déconcertante mais qui est attestée par des témoins et des experts nombreux, et cela avec une précision remarquable ; il ne s'est présenté, du reste, que cette fois seulement : au lieu du phénomène habituel, apparut ce que les Andriens ont dénommé le miracle des *fiellini* (petites fleurs). Deux figurines d'une délicatesse extrême, ayant l'aspect de

fleurs minuscules, se dessinent successivement sur la Sainte Epine et peuvent être étudiées dans le détail, à la loupe.

Le 25 Mars 1853, la foule envahit dès le matin la cathédrale ; en proie à une émotion anxieuse, elle attend, dans une prière unanime et bruyante, la visite du signe divin. L'évêque, Mgr. Longobardi, dans l'appareil de la pénitence et de la mortification, exhorte son peuple à la contrition et aux larmes ; mille voix suppliantes font retentir le *miserere*, mais les heures passent et rien n'apparaît... Enfin, à sept heures du soir, pendant le chant du *Stabat Mater*, le prodige traditionnel éclate. L'évêque accourt et baise la relique sacrée, puis la foule se précipite en une ruée impétueuse qui renverse la balustrade du sanctuaire. Le Samedi-Saint, le Jour de Pâques, et le Lundi, pendant les processions, renouvellement du prodige.

Le Vendredi-Saint, 25 Mars 1864, l'apparition se reproduit à 8 h. 35 et dure quelques heures ; nouveau procès-verbal.



Nous voici enfin à la dernière manifestation, celle de 1910. Elle revêtit un éclat exceptionnel et fut soumise à un contrôle plus rigoureux encore, grâce aux dispositions de Mgr. Staïti di Brancaleone, qui occupe aujourd'hui encore le siège d'Andria. Il voulut assurer au prodige, s'il se produisait le 25 Mars 1910, selon l'attente, toutes les garanties de contrôle scientifique désirables. Dès le 10 Juillet 1909, il réunissait dans sa chapelle privée une commission composée de sept ecclésiastiques et de treize laïques parmi lesquels un militaire, un ingénieur cinq médecins et trois pharmaciens-chimistes ; un notaire, assisté d'un avocat, rédigerait le procès-verbal.

Pour mieux observer la relique, le cachet aux armes de l'évêché apposé au cordonnet qui entourait la base de la cloche de verre recouvrant la relique fut brisé et celle-ci put être soumise directement à l'examen à l'aide de lentilles. Elle fut trouvée conforme à la description faite dans le procès-verbal de 1864.

L'évêque d'Andria ne pouvait négliger les moyens spirituels. Le miracle n'est-il pas une grâce qu'il faut mériter par la pénitence, la vertu et la prière. Dès Novembre 1909, des oraisons particulières étaient ordonnées aux prêtres, des prières publiques aux fidèles, et le 15 février 1910 l'évêque adressait à ses diocésains une lettre pastorale exposant la possibilité et la convenance du miracle d'Andria. Il confia en même temps à des prédicateurs de choix la mission de prêcher une croisade d'intercession et de régénération des âmes.

Il prit aussi avec l'autorité civile des dispositions pour assurer l'ordre matériel dans la cathédrale au jour attendu.

Enfin voici l'échéance arrivée : le 25 Mars Vendredi-Saint à 11 h., le cortège religieux conduit par l'évêque et précédé du reliquaire renfermé dans son étui et soutenu par deux prêtres se rend solennellement de l'évêché à la cathédrale ; la relique est déposée sur une table dans la tribune réservée aux experts et aux autorités ; les sceaux intacts sont brisés, et la Sainte Epine dans son reliquaire est exposée aux regards des commissaires et de la foule. Les prières et les intercessions se succèdent avec les exhortations des prédicateurs. Les experts et quelques personnes étrangères même purent, durant plusieurs heures, examiner la relique et se la passer de main en main. Il semble qu'à la condescendance de l'évêque, qui voulait que tout se passât au grand jour, n'ait pas répondu assez de respect et de tenue de la part des observateurs de la tribune et de la foule tumultueuse de plus en plus impatiente, car les heures s'écoulaient sans amener la merveille implorée ; minuit approche, toujours rien ! Pour la première fois, au jour traditionnel, elle manquait. Après une nuit d'angoisse, elle revient frémissante, poussant des cris de douleur et de repentir pour l'irrespect de la veille ; l'évêque consent à reporter la relique à l'église, mais la replace cette fois, comme jadis, sur le maître-autel de la chapelle Saint Ricard. A 10 heures et demie, la grand'messe du Samedi-Saint est célébrée. Au chant solennel du Gloria de la Résurrection, au coup de onze heures, le changement prodigieux se produit. « Les petites taches, déclare l'un des plus insignes témoins, le chanoine de la cathédrale Agresti, ainsi que celle de la pointe rougissaient de sang vivant, s'élargissant de plus en plus vers le centre ».

On comprend l'enthousiasme débordant qui acclame le prodige ; l'évêque convoque aussitôt la commission devant l'Épine elle-même ; tous ses membres, sous la foi du serment, déclarent hautement les changements qu'ils viennent de constater, un certificat très circonstancié est rédigé. Un médecin que ses sentiments ne disposaient nullement à admettre un fait qui pût être taxé de miraculeux, le docteur Bisceglie, appelé dans l'après-midi par la nouvelle, ne peut refuser son adhésion. Enfin, chose remarquable, pendant plus d'un

(1) STORIA D'ANDRIA VIII, IV, p. 188.

mois encore, jusqu'au 2 Mai, le phénomène se renouvelle chaque jour, amenant pour le contempler des foules immenses dont nombre d'étrangers.



Telle est l'histoire de l'Épine d'Andria, captivante par sa trame merveilleuse et par cette ferveur passionnée et fidèle de tout un peuple à un mystère qui la dépasse et semble confondre tous les calculs humains.

Comment l'interpréter ? Faut-il voir là, comme le voudrait la « vox populi », la manifestation du surnaturel ? Ou ces faits extraordinaires trouvent-ils une explication obvie dans une simple application des lois qui régissent l'univers, et que la raison, éclairée par une science avertie sait, ou saura, mettre en lumière ?

Il ne peut nous être interdit de nous poser cette question. Certes la raison de l'homme a des horizons limités, mais les conquêtes que la science réalise chaque jour sur les domaines de l'inconnu l'autorisent à utiliser toutes les ressources de cet outil puissant, don et reflet d'une Sagesse Infinie. D'autre part, le surnaturel réalisé dans le miracle est un fait, il met sa marque, de nos jours même, dans des événements qui débordent nos calculs et nos prévisions bornées (faits de Lourdes). Rien n'est brutal comme un fait, a-t-on dit, et c'est aller à l'encontre même des principes de l'expérimentation considérée désormais comme le fondement nécessaire de toutes les recherches de la science, que de refuser à priori d'en tenir compte. « Le miracle est impossible, donc il n'est pas » affirme le positiviste rationaliste ; le surnaturel est, donc il est possible, affirmons-nous.

Quel est ici le phénomène interprété ? Un fragment ligneux détaché d'une couronne qui entoura une tête sacrée, s'est conservé sans se fragmenter, s'effriter ni se désagréger, à travers des siècles ; sur cette épine sont des taches pâles, ternes, bien délimitables cependant, que l'on suppose être des vestiges de caillots sanguins. A certains moments généralement périodiques et répondant à un anniversaire deux fois vénérable pour les chrétiens, ces taches se ravivent, et prennent un éclat nouveau rappelant un écoulement ou une effusion hémorragique ; puis elles s'estompent, et reprennent leur aspect demi-effacé.

Cet événement extraordinaire se produit depuis 1633, et sans doute depuis plus longtemps encore, il a bravé les siècles et il est permis d'augurer qu'aujourd'hui même il apportera à Andria son message de bénédiction. Chaque fois il est l'objet d'une attention plus aiguë, d'un contrôle plus sûr de la part de l'autorité ecclésiastique qui fait appel à tous les témoignages et à toutes les expertises compatibles avec la nature de la relique vénérée.

Ni des transformations moléculaires du fragment, ni une suggestion universelle des foules ne sauraient rendre compte des choses. Il semble donc que la raison doive renoncer à les expliquer d'après les seules lumières naturelles.

R. WARLOMONT
Médecin Général retraité



Lire dans notre prochain numéro

La colère de Dante, par VICTOR KINON.

De la science, de la mode et de l'histoire, par l'ABBÉ LECLERCO.

Le centenaire de J. de Maistre, par GEORGES LEGRAND.

Bourget, par PAUL HALFLANTS.

Chronique coloniale, par PIERRE RYCKMANS.



LETTRE DE FRANCE

L'autre danger

Abandonnée à elle-même, la raison finit toujours par oublier qu'elle n'est qu'un miroir terni de l'éternelle vérité; grisée des lumières qu'elle réfléchit sans en reconnaître la source elle s'en croit le foyer même et rejette au chaos tout ce que ses rayons n'ont pas le pouvoir d'atteindre. C'est l'histoire du rationalisme français dont on peut déceler le timide point de départ dans Descartes et qui finit par éclater monstrueusement dans le philosophisme de l'Encyclopédie.

Pour le moment la raison n'a pour nous que ris et prévenances. Renversement vengeur ! C'est elle qui maintenant nous fournit les meilleures armes pour vaincre les contempteurs de l'Église. La Révolution, cette immense mystification intellectuelle qui fut son œuvre et qui enchantait d'excellentes têtes au cours du XIX^{me} siècle, elle la renie maintenant et celle-ci n'est plus prise au sérieux que par des illettrés; ce n'est plus le catholicisme qui est accusé de fanatisme et de superstition mais la libre-pensée jacobine. Pour l'Église, il n'est point d'hommages assez fervents ni d'éloges assez enthousiastes : l'Église est la gardienne de l'Ordre, le boulevard de la Civilisation. Au milieu des banqueroutes multiples de toutes les métaphysiques et morales indépendantes, devant le débordement du sentiment et les délires de l'idéalisme, elle apparaît en effet à tous les esprits affranchis de préjugés comme le seul phare qui ait signalé les écueils, prévu les naufrages, conduit les intelligences au port de la sagesse bienheureuse.

Mais cette lune de miel entre la raison et la foi durera-t-elle ? Nous ne le pensons pas. Il faut nous préparer dès maintenant à recevoir des assauts de ce côté-là. Ne nous laissons pas surprendre. Et c'est pourquoi nous prenons date. L'homme est ainsi fait qu'il tourne contre Dieu ses plus beaux dons. Satan le sait et il se loge dans chaque vérité retrouvée au prix de notre sang et de nos larmes comme le ver dans le fruit et n'a de cesse qu'il ne l'ait toute pourrie.

Ainsi s'était-il mis dans la charité pour la tourner en hypocrite bienfaisance et en philanthropie ostentatoire. Ainsi s'était-il mis dans la spiritualité elle-même et l'avait-il corrompue en niais idéal ; ainsi s'était-il mis dans la chrétienté et l'avait-il servie fauve et fétide sous le nom d'International pour les amateurs de viande crue, inodore et sans saveur sous le nom de Société des Nations pour les buveurs d'eau minérale. Ces contrefaçons exhalent aujourd'hui un tel relent de mort que délibérément il songe à sauter dans toutes les positions adverses pour y reprendre son travail de décomposition. C'est déjà fait pour le nationalisme où sous le nom de principe des nationalités il invite les peuples à perdre en luttes fratricides et en déchirements sans nom tout ce que l'amour de la patrie avait réveillé en eux de vertus; c'est déjà fait dans une certaine vue soi-disant réaliste de la société où il asservit le monde sous le nom de politique économique. Et cela enfin menace de se dessiner dans une certaine conception de la raison où sous le couvert de mesure, d'ordre, de clarté, de prudence, que sais-je, de toutes les vertus cardinales les plus vénérables, il pousserait des intelligences, par ailleurs judicieuses, à sceller toutes les portes qui donnent sur l'Infini

et à murer l'homme dans un sinistre *in pace* muni d'ailleurs de tout le confort moderne...



C'est ce que nous appelons l'autre danger et que nous croyons essentiel de signaler aux lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* au début de ces *Lettres de France* où nous nous efforcerons de suivre avec une attention toute aimante les pathétiques investigations de la pensée contemporaine. Jamais il n'a été plus urgent de demander au Saint-Esprit le don d'intelligence en cette époque désorbitée où le bien et le mal, la vérité et l'erreur sont si étroitement imbriquées. Nous approchons, peut-être, du jour où c'est notre alliée la plus sincère qui sans le vouloir le plus souvent fera dévier les forces les plus salubres et les plus chargées de promesses, tandis qu'au contraire des frères inconnus viendront à nous de chez nos plus implacables adversaires. *Orate et vigilate*. N'oublions jamais que si le chrétien est un signe de contradiction pour le monde il est aussi vrai que le monde, ce monde déconcertant pour lequel le Christ n'est pas venu, est aussi une énigme. Il n'y a de certain en ce monde que Jésus-Christ.



Pour le moment le débat qui nous a suggéré les réflexions précédentes semble bien inoffensif; ce n'est d'apparence que disputes sur la rhétorique et la grammaire; et dans l'esprit des champions les plus forcenés il est évident que ce n'est *actuellement* que cela; il en eût été ainsi aux époques de foi; mais nous n'en sommes plus là et nous sommes descendus à un tel degré de dissolution spirituelle que toute question n'est plus si libre qu'on veut bien le dire; que ce soit en sociologie, en politique, en littérature, en esthétique, toujours par quelque endroit on touche à la métaphysique, aux principes premiers de toute connaissance et de tout amour.

Aucun lettré ne peut oublier l'immense service que M. Pierre Lasserre a rendu à l'intelligence en nous donnant son *Romantisme français*; cette thèse retentissante et désormais classique dénonçait avec une rare puissance la fièvre étrange qui troubla l'intelligence et la sensibilité de notre pays à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Et derrière les grands mots, les musiques et les feux d'artifices de nos enchanteurs il délogeait de son embuscade le sournois, l'éternel ennemi de l'homme bien connu de la mystique catholique : le sens propre, destructeur de tout ordre, qu'il soit intellectuel, sentimental, social ou politique. Depuis que ce livre existe, il y a des duperies qui ne sont plus possibles et des mystifications qui ne sont plus tolérables.

M. Pierre Lasserre, gardien toujours vigilant des humanités, a cru reconnaître son vieil adversaire dans certaines personnalités lyriques dont l'influence fut considérable dans la récente renaissance des lettres catholiques; or il n'y était pas ou il n'y était plus, cet adversaire que M. Pierre Lasserre recherchait dans un Claudel, un Jammes ou un Péguy, il n'y avait que son ombre qui se configurait encore, il est vrai, souvent fâcheuse, dans une technique bizarre ou affectée; mais les taches ne mordaient plus sur le fond de la pensée de ces maîtres qui sut ramener tant de jeunes gens de notre génération vers les certitudes divines qui sont leur pain de chaque jour. C'est un fait dont il existe de nombreux témoignages et qu'un sourire n'efface pas. C'est pourquoi nous pensons qu'il est peut-être regrettable pour la cause de la raison elle-même d'avoir précisément choisi ces écrivains,

d'une influence si heureuse par ailleurs, pour signaler des défauts ou des excès que nul ne conteste sérieusement et qu'on songe encore moins à imiter. Sans doute M. Lasserre reconnaît en Claudel un génie créateur singulier, en Jammes une source fraîche de poésie naturelle, en Péguy une originalité succulente, mais comme toujours en pareil cas il est arrivé ceci qu'on n'a pas retenu les éloges et qu'on n'a voulu se repaître que de critiques. Ce fut chez beaucoup une explosion de joie indécente. Enfin nous étions délivrés du sublime, de la piété, du « mysticisme » comme ils disent! D'aucuns allaient jusqu'à affirmer que le moyen-âge « partagé entre l'esprit gaulois et l'esprit d'une légère galanterie précieuse et précise, dominé en outre par une foi très positive et sans obscurité » n'avait rien de commun avec la foi qui éclatait dans les *Cinq grandes Odes* et l'*Annonce faite à Marie*; « il fallait être bien naïf pour croire qu'il y eut un abîme entre la littérature de Voltaire et celle de Rutebeuf ». *La Complainte d'Outre-Mer* ou *Les IX joies Notre-Dame* ne différaient pas de la *Pucelle*. « Quant à la littérature latine de ces siècles, pas besoin de dépouiller toute la *Patrologie* (?) pour voir qu'elle est faite de centons antiques et de préciosité; c'est la plus formelle du monde et la moins ésotérique, sans excepter même Sainte Hildegarde ». Ainsi divaguait au nom de la raison dans la *Revue Critique* du 25 février M. Thérive qui range Ste-Hildegarde dans la *Patrologie*, ne l'a certainement pas lue et déclare que les œuvres de St-Bernard et St-Thomas, pères de l'Eglise, sont faites de centons antiques et de préciosité. Il faut être en effet très naïf pour trouver le moindre symbolisme dans le *Miroir du Monde* de Vincent de Beauvais ou le *Rationale* de Durand de Mande. D'un trait de plume, le jeune chevalier de la raison reléguait au rang des « visionnaires comme Michélet, des romantiques les moins familiers des lettres médiévales » un Emile Mâle qui avait cru pouvoir étayer sur des recherches patientes cette affirmation : « il est permis de conclure que l'art du moyen-âge est un art éminemment symbolique et que la forme y fut presque toujours l'enveloppe légère de l'esprit.. l'art est alors à la fois une écriture, une arithmétique, une symbolique »...



M. Pierre Lasserre va dire encore que nous l'accusons de voler les tours de Notre Dame comme il l'expose plaisamment dans la préface de ses *Chapelles littéraires* qui inspira cette danse du scalp à M. Thérive que nous ne connaissions jusqu'ici que comme un critique du sens le plus exquis. Nous le regrettons. Mais comment nous empêcher de penser que de pareilles incompréhensions si elles finissent par dominer dans la république des lettres, seront ruineuses pour la vie de l'esprit ? N'est-il pas à craindre d'après les premières escarmouches déplorables que sous couvert d'une réaction salutaire contre la grandiloquence et l'exaltation désordonnée du sentiment, on ne se rejette avec excès dans la célébration des vertus moyennes, du sens pratique, des plaisirs à la portée des âmes les plus basses (bonne chère et libertinage). Notre excellent confrère René Johannet a donné il y a quelques mois un étincelant éloge du Bourgeois qui ne manquait point de justesse; mais ne craint-il pas d'inspirer trop de confiance en sa philosophie si courte, à cet habitant des coteaux tempérés et ne sait-il pas que rien n'est féroce comme un bourgeois déchaîné ? Et sous couvert de combattre si légitimement l'obscurité symboliste et la manie sybillique n'est-il pas à craindre qu'on ne donne en même temps des armes à tous ceux qui ont la haine de tout ce qui dépasse l'humain et n'appartient qu'à Dieu ?

Il ne nous servirait de rien de nous avoir arrachés des bras de Jean-Jacques si c'était pour nous replacer sur le sein décharné de Monsieur de Voltaire. Et à quoi bon nous avoir inspiré une sage méfiance politique pour la coûteuse gloire politique de Napoléon, si c'est pour ne plus voir de salut que sous le parapluie de Louis Philippe ? Nous n'aimons pas plus Voltaire que Rousseau et nous leur préférons toujours Dante. Louis-Philippe ne nous fera jamais oublier Napoléon. Et c'est saint Louis seul qui nous contente.

Voilà la mesure que nous seuls catholiques pouvons enseigner. Le romantisme n'est plus guère à craindre pour nous maintenant. L'autre danger c'est un certain mépris des vertus héroïques et de la transcendance du Vrai, du Beau et du Bien, c'est-à-dire de Dieu même.

ROBERT VALLÉRY-RADOT.



LE CARNET D'UN AMATEUR

L'amateur

L'amateur est un homme discret et doux qui vit discrètement. S'il est peintre ou s'il écrit, c'est seulement pour son plaisir et non pas pour gagner sa vie. Il lui répugne plutôt de tirer de l'argent de son art. Ses œuvres ne sont connues que d'une élite. Écrivain, il ne consent point que ses vers ou ses romans soient signalés dans les journaux, à la façon des denrées alimentaires. Le comte de Comminges, pour ne prendre qu'un exemple d'aujourd'hui, ressemble assez à ce type de lettré sans étiquette.

Il a eu des prédécesseurs et ce serait s'abuser étrangement de croire que l'amateur est un fils de notre démocratie qui a mis à la portée de tous les chefs-d'œuvre classiques et les galeries des grands musées. Au contraire. Le type de l'amateur se perd et, peut-être, par la faute de notre démocratie elle-même. L'idée de souveraineté populaire, jointe à celle de l'universelle égalité, a tourné la tête à bien de gens. Le premier potache venu que Musset a échauffé, publie ses vers et, le comble, c'est qu'ils sont parfois bons, je veux dire qu'ils peuvent être un excellent autant qu'inconscient plagiat. Ce que Baudelaire, Verlaine, de Régnier, Mme de Noailles, Samain — celui-ci surtout — ont suggéré de pièces qui pourraient passer, sans blasphème, pour apocryphes, ne peut s'évaluer.

Au XVII^e siècle, au XVIII^e encore, tous ces bonshommes qui répètent, avec une touchante inconscience, ce qui était déjà dit et qui se parent d'un titre que mérite seul l'auteur qu'ils imitent, eussent été de simples amateurs, comme il y en avait alors aux temps passés, quand la discipline sociale, mettant chacun à son rang, inclinait les gens à la modestie et à la véritable connaissance de soi.

Il y aurait une attachante étude à reprendre en bref — car je crois qu'on l'a traitée en long et en dispersé — l'histoire des amateurs, à Athènes et à Rome, pendant la Renaissance, et jusqu'à ce périlleux Rémy de Gourmont qui fut parmi les plus brillants. Je me garderai prudemment de l'entreprendre ici, n'ayant aucun goût à récrire les articles du gros « J. arousse ». Mais je songe aux types familiers.

S'il avait des lumières sur tout, on appelait l'amateur, au grand siècle, un « honnête homme ». S'il s'enfermait plutôt dans quelque spécialité, on l'appelait un curieux. Le XIX^e siècle qui a manqué de simplicité l'a nommé un dilettante. C'est toujours l'amateur, mais avec des nuances.

L'amateur-honnête homme, quoi qu'en dise Pascal, n'est pas très pratique, ou bien il demeure superficiel. Il est plaisant de voir où l'austère janséniste a pris ce type.

Ce doit être au cours du voyage en Poitou, avec le jeune duc de Roannez et le chevalier de Méré. Celui-ci, mondain raffiné et bavard assez savoureux, à ce qu'il semble, fit grande impression sur Pascal qui, jusque là, n'était guère sorti de ses sciences exactes. Il lui décou-

vrit son idéal de l'honnête homme qu'il tâchait à pratiquer pour l'éblouissement des ruelles. Pascal, qui ne perdait rien, utilisa ses conversations avec le chevalier, comme il utilisera son commerce avec le sombre Milton et ses lectures de Montaigne. Il fit une place à l'honnête homme dans ses *Pensées*, mais sans y mettre les réserves de l'inventeur qui confessait lui-même qu'il y avait une bonne part d'utopie dans son programme d'honnêteté. « Vous ne songez pas, avait écrit Méré, qu'il est bien rare de trouver un honnête homme. J'ai un ami qui ferait ce voyage des Indes pour en voir un seulement. Peut-être qu'il est trop difficile, mais il m'assure toujours que ce n'est qu'une pure idée et qu'on n'en voit que l'ombre et l'apparence. »

L'ami du chevalier a mille fois raison. Des lumières sur tout, nous connaissons bien des gens qui en possèdent, mais ce ne sont que liseurs de gazettes qui récitent habilement des entrefilets.

Le curieux est moins idéal. Mais il semble qu'au grand siècle, il se renfermait jalousement dans une spécialité plutôt que de chercher des lueurs universelles, s'il faut en croire, là-dessus, La Bruyère qui dans son chapitre de la *Mode*, nous en donne plusieurs crayons dont la plupart, sinon tous, sont résolument satiriques.

« La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode... »

Il y a dans le morceau une assez subtile contradiction — ce qui est rare et que l'on possède n'étant point aisément à la mode — mais somme toute, le curieux est annoncé. Les modèles vont défile. Leurs curiosités nous paraissent maintenant tellement innocentes que l'on s'étonne qu'elles aient pu fâcher La Bruyère. Mais n'est-ce point la fonction des moralistes de se mettre en colère à propos de tout et de rien ! Voici, entre autres, un amoureux de prunes qui est, ma foi, très sympathique :

«...il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela ? Cela est divin ! Voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs... » etc. C'est tout à fait charmant et l'on ferait volontiers son ami d'un homme qui aime, de la sorte, les belles choses naturelles.

Le curieux est un amateur de spécialités. C'est par où il s'éloigne de l'honnête homme qui est amateur de l'univers, qui veut être prêt à répondre de tout, à tout moment, qui cherche l'omniscience. Une sorte de candidat à la divinité.

Entre ces deux personnages se vient glisser le dilettante, notre contemporain. Lui aussi se flatte de ne rien méconnaître et veut tout éprouver, mais seulement par des expériences successives. A quelque moment que vous le prenez, ce n'est qu'un curieux, mais qui « brigue », à son tour, la Somme. Le dilettante a de grandes ambitions.

Il n'a point la constance du curieux qui peut passer sa vie dans un jardin du faubourg à cultiver des solitaires. Il veut connaître chaque fleur et quand il sera fatigué de son jardin, il en louera — car jamais le dilettante n'achète — un autre, ailleurs, et puis un autre encore, jusqu'à ce qu'il soit fatigué de tous les jardins de ce pays-ci et qu'il s'en aille visiter ceux d'ailleurs, toujours d'ailleurs. La fatigue, la lassitude, voire le dégoût sont ses états les plus ordinaires.

C'est que chez lui, en dépit de tout ce qu'il nous a conté par l'office d'un certain Dorsette, la sensibilité travaille plus que l'intelligence. Son système nerveux, engagé dans trop d'expériences contradictoires, est ébranlé. La neurasthénie le guette. M. Paul Bourget, son chroniqueur, nous a donné sur ce personnage, tout un rayon de bibliothèque.

Ni le curieux aux œillères, ni l'honnête homme qui ne doute de rien, ni le dilettante qui est aux eaux, ne nous sollicitent.

Un amateur, c'est, comme dirait ce bon maître qu'on a trop méprisé, M. de La Palice, un homme qui aime.

— Et qui aimera-t-il donc ? me demanderez-vous.

— Non point tout, ce qui est trop. Non point une seule chose, ce qui est insuffisant à remplir une vie normale, si cette chose est terrestre. Mais les beautés qu'il rencontre. Aujourd'hui ce sera une rose, demain un sourire, un autre jour un vers de Racine, selon le caprice de ses démarches et la bienveillance d'En-Haut. Et à propos de ces choses énonçantes, l'amateur dira ce qu'il ressent, comme un brave homme de lettres, très simplement, avec l'espérance d'être assez humain pour que d'autres, beaucoup d'autres, se puissent retrouver dans ses humbles confessions.

JEAN VALSCHAERTS



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Sous cette rubrique nous nous proposons de reproduire, en quelques pages documentaires, des extraits, discutés ou commentés, d'écrits de diverse nature, présentant un intérêt doctrinal d'actualité.

Nous débutons par la citation d'un passage important du discours inaugural de l'exercice 1920-1921, prononcé à l'Université de Louvain par son éminent Recteur, Mgr Ladeuze, une tête dans laquelle il fait clair, et nous fixons notre choix sur cette page parce qu'elle nous fournit l'occasion de bien marquer la position de la « Revue » à l'égard de divers courants d'opinion. Nous faisons précéder cet extrait par un bref exposé de la question.

Culture latine. — Civilisation chrétienne

La guerre a mis aux prises deux civilisations. On s'en va répétant partout que les Alliés ont défendu la *Civilisation latine* contre laquelle se déchaînait la barbarie teutonne. Il y a là une équivoque et il importe de la dissiper.

La *civilisation latine*, celle de l'ancienne Rome, à travers l'éclat de sa prospérité matérielle, de sa puissance politique, de sa culture intellectuelle, reposait sur l'esclavage, sur le césarisme et sur l'impérialisme, c'est à dire l'asservissement des peuples à son *imperium* universel. Son principe est la domination par la force. Elle s'est effondrée dans la corruption des mœurs.

Le christianisme refit un monde nouveau, il apporta au monde l'élément moral qui lui avait manqué, le renoncement, la suprématie du droit sur la force, et en même temps, la prospérité matérielle et la culture intellectuelle. C'est la *civilisation chrétienne* qui, au moyen âge, triompha de la barbarie.

La civilisation chrétienne est donc aux antipodes de la culture latine; leurs principes s'opposent radicalement.

La Renaissance, envisagée dans ses conceptions générales, fut un retour au monde antique par la réhabilitation de la morale païenne et l'omnipotence de l'État.

La Renaissance, qui hélas, a profondément pénétré la *civilisation moderne* fut donc un renouveau de la civilisation latine.

Ces antécédents historiques posés, quel fut l'enjeu de la lutte entre l'Allemagne et les Alliés? Sous quelles bannières ont-ils combattu?

Manifestement les Allemands étaient les protagonistes de la domination par la force, sans souci de moralité. Imbus de nitzchéisme, ce dernier avatar de la décomposition du libre-examen, se considérant comme le sur-peuple, groupement de sur-hommes, « troupeau sacré » s'adjudgeant tous les droits pour asservir les races inférieures et n'étant plus justiciables de « la morale d'esclaves » du christianisme, ils étaient en pleine régression vers l'état social de l'antiquité païenne puisqu'ils érigeaient la force brutale en loi suprême.

Paradoxe d'allure bizarre : malgré leur nom de Germains, ce sont eux qui représentaient dans son principe spécifique la civilisation latine. Ils avaient su du reste la pare. d'un tel éclat la revêtit d'une telle puissance qu'elle s'imposait de plus en plus au monde moderne par l'hégémonie scientifique, économique de l'Allemagne, comme une sorte d'idéal des sociétés.

Par la force des choses, ce qui doit se traduire en langage catholique « par la conduite de la Providence », c'est contre cette culture germanique et moderne à vieux fond latin que se coalisèrent les Alliés dans une guerre qui fut en définitive une croisade. Catholiques, anglicans, schismatiques coalisés par les nécessités de la défense sur le terrain juridique et moral, abjurant les faux principes de la civilisation latine, ils se réclamèrent de la suprématie du droit, partant, de l'idéal chrétien. Ils furent les tenants et les vengeurs de la civilisation chrétienne et la firent triompher par les armes.

Cette mise au point de la plus haute importance a été faite avec un savoir éloquent par M. de Lamarzelle dans son beau livre « L'anarchie dans le monde moderne » (p. 377-459). Mgr Ladeuze a ramassé cette vaste démonstration dans le vigoureux raccourci que nous reproduisons ici.

Il est des formules qui font fortune et qu'il faut condamner parce qu'elles jettent la confusion dans les idées. C'est la civilisation latine, répète-t-on partout, que le germanisme voulait détruire et que les Alliés ont défendue. Est-ce exact? Mille fois non, si l'on entend par civilisation latine, la civilisation de l'antiquité latine. L'élément prédominant dans la civilisation ce n'est ni la prospérité matérielle, ni la culture de l'esprit; celles-ci peuvent conduire une société à la mort, dans une décrépitude autrement déshonorante que l'ignorance ou la misère. Cet élément prédominant, c'est l'élément moral, ce qui nous préoccupe tout particulièrement à l'heure présente, ce sont les principes devant présider aux rapports entre les hommes, c'est à dire le droit considéré dans sa généralité à l'égard des peuples comme des individus. Or les deux bases fondamentales de l'ordre latin, ce sont l'asservissement des peuples et l'esclavage des individus, cet esclavage « radicalement indispensable, a dit Comte, à l'économie de l'antiquité. » Le droit romain, la « raison écrite », il ne vaut que pour les cives romani. Le droit public interne de Rome, au moment de son épanouissement, c'est le césarisme : omne quod principi placet, legis vigorem habet. Son droit public international, c'est l'impérialisme; ou plutôt, Rome n'a pas de droit public international, puisque, une fois qu'elle a grandi, elle n'a plus voulu, comme tous les empires anciens, connaître les autres nations que pour les dominer et les absorber. Tu regere imperio populos, Romane momento. Eh bien, qui a représenté dans la crise actuelle, cette conception latine du droit? Quel peuple a affirmé son droit, plus que cela, son devoir de dominer tous les autres, sans se préoccuper de morale, sans se soucier du bien ou du mal, puisque l'empire du peuple-dieu sur le monde est le bien suprême? C'est pour rétablir à son profit la civilisation imposée au monde par l'empire romain, que l'Allemagne s'est lancée dans la plus abominable des agressions.

C'est en elle et avec elle, que la civilisation latine a lutté... contre quelle civilisation? Contre la civilisation moderne des races latines? Non pas! La Renaissance a remis en honneur parmi ces races la morale païenne de la civilisation latine et cette doctrine païenne de l'État à l'égard des peuples et des individus, que Machiavel a célébrée dans son traité du Prince. Et, quoi qu'il nous en coûte, il faut bien reconnaître que l'idéal « moderne » ne diffère guère de l'idéal allemand, puisqu'à la veille de la guerre la quasi unanimité des modernes désignaient l'Allemagne comme le modèle à suivre : modèle de science, de hauteur de pensée, de richesse, de force, type accompli de la nation de l'avenir! En se défendant contre l'agresseur, les Alliés en sont venus à s'élever au-dessus de la civilisation moderne, et à opposer à la conception du droit, celle du droit à la justice pour tous les peuples et tous les individus, l'universalité du droit, la catholicité du droit pour toute l'humanité. Ces idées de salut est-ce dans la latinité qu'ils les ont trouvées? Non! Elles leurs sont venues du Christianisme. Car, c'est un fait historique, avant le christianisme et en dehors du christianisme, jamais cette conception du droit n'a été appliquée, pas même connue, pas même soupçonnée, sauf peut-être en partie par quelques philosophes, qui la considéraient d'ailleurs comme une utopie. Elle n'a été réalisée qu'à une période de l'histoire, celle de la grande civilisation chrétienne.

C'est donc de la restauration de la civilisation chrétienne qu'il est question aujourd'hui. Il faut en dégager les éléments que la secousse d'hier a ramenés à la surface, de l'alliage dans lequel une anarchie de cinq siècles les a compromis.

J. SCHYRGENS



ROME

Paroles pontificales

Durant la guerre et depuis, Benoît XV n'a cessé de préconiser les principes et les énergies catholiques comme remède efficace aux misères profondes et à l'effroyable bouleversement des sociétés humaines. Récemment encore, au Consistoire secret du 8 mars, il y insistait avec une éloquence particulière.

Cette nécessité du catholicisme, plus urgente que jamais, qui travaille actuellement les nations, tient trop de place parmi les motifs inspirateurs et dans le programme de la *Revue catholique des idées et des faits* pour que nous omettions de traduire entièrement l'allocution pontificale du 8 mars, encore inédite, à notre connaissance, dans les publications belges ou françaises.

Nous voudrions, Vénérables Frères, vous adresser des paroles de joie. Mais les malheurs des temps Nous l'interdisent. Car elle n'est pas encore apaisée totalement, la guerre furieuse qui vient d'ensanglanter le monde ; et par surcroît, les luttes civiles et les soulèvements Nous inquiètent et Nous affligent profondément.

Conscient de notre rôle, Nous n'avons, depuis que Nous sommes investi de notre lourde mission, négligé aucune occasion de favoriser la paix. Nous avons mis à cette fin tout notre pouvoir en œuvre. Ah ! puisse l'humanité posséder à nouveau cette vraie paix dont elle a joui autrefois, lorsqu'elle reconnaissait les droits et l'autorité de l'Eglise !

C'est dans cette pensée que dernièrement, à l'occasion du septième centenaire du Tiers-Ordre franciscain, Nous avons recommandé à l'univers catholique ces vertus d'abnégation et de charité chrétienne dont le Patriarche d'Assise a fait l'âme de son Institution salutaire, heureusement inspirée par son zèle apostolique pour remédier aux maux de l'époque et pour relever les hommes des passions terrestres à la préoccupation des réalités supérieures.

Jamais peut-être, cette exhortation franciscaine ne fut aussi nécessaire qu'aujourd'hui. A peine, en effet, le genre humain est-il sorti de l'immense conflit, que voici aux prises d'insatiables cupidités et de belliqueuses ambitions politiques. L'esprit païen, en outre, envahit la société ; et il sera très difficile, à moins que la religion chrétienne ne reprenne plus d'empire sur les âmes, d'empêcher que les mœurs publiques et privées n'en soient totalement corrompues.

Un armistice a été signé, mais la paix véritable est encore loin d'être réalisée. Rien ne manque autant à la vie familiale, à la vie nationale et aux relations internationales que l'esprit de fraternité chrétienne, avec l'ordre et la tranquillité qui en résultent. Ne voyons-nous pas les citoyens d'une même nation, divisés en factions hostiles et acharnées, se livrer fréquemment des batailles sanglantes ? Ne voyons-nous pas des nations qui sont nées et qui ont grandi sous un même ciel se disputer par les armes la possession d'une terre commune, semant ainsi entre elles des germes d'éternelles discordes ? A tout cela vient s'ajouter le réveil, entre certaines races, de luttes et de haines anciennes, qui éclatent présentement en violences et en crimes inouïs. Ces crimes et ces violences, qui offensent la loi morale et les sentiments d'humanité, quels qu'en soient les auteurs, Nous les réprouvons et les condamnons.

Les accords internationaux pour la restauration de la paix, élaborés par des hommes de grand talent et de remarquable compétence, resteront sans doute comme des modèles de science et d'art politiques, sur le papier, mais ils ne seront écrits dans l'âme des peuples, ils n'auront force de loi et ne seront pratiquement observés qu'à deux conditions : premièrement, qu'ils soient fondés sur la justice et l'équité, secondement, qu'ils rencontrent des mœurs et des institutions conformes à ces principes chrétiens qui ont, à l'origine de l'Eglise, transformé le monde païen et, au temps de saint François, restauré les vertus individuelles et sociales.

Si, en effet, la vertu domine dans les âmes au lieu de la cupidité, de la soif des plaisirs et de l'ambition, cet ordre intime s'y établira, sur lequel repose l'ordre social et politique ; en même temps, la charité fraternelle, pratiquée aussi bien que la justice, ainsi qu'il convient à des chrétiens, par les classes sociales et par les nations, fera renaître la loyauté et la confiance mutuelle, nécessaires avant tout pour conserver et pour affermir la paix.

Pour que s'opère, grâce à Dieu, cette rénovation chrétienne des mœurs et qu'ainsi une longue ère de paix commence pour l'humanité, Nous adressons au Ciel nos ardentes prières, et Nous souhaitons que la célébration du septième centenaire du Tiers-Ordre, répandant plus largement encore l'esprit de saint François, hâte l'avènement de temps meilleurs.



A chaque promotion de cardinaux, il ne manque pas de diplomates, attirés ou non, et d'hommes politiques pour nous révéler « les dessous de l'affaire » et pour nous établir, par de savants calculs, le gain ou la perte d'influence relative dans le Sacré Collège et au Vatican, de telle puissance ou de telle coalition de puissances. Voici, à l'adresse de ces diplomates et de ces hommes politiques, quelques paroles prononcées par Benoît XV le 9 mars dernier, après l'imposition de la barette cardinalice.

Ayant fait l'éloge traditionnel des nouveaux cardinaux, il ajoute : *Tels sont les motifs qui Nous ont décidé à faire entrer dans le Sacré Collège les prélats auxquels Nous venons d'imposer la barette cardinalice. On comprendra que Nous eûmes principalement en vue les intérêts de l'Eglise romaine. Sans doute, il ne Nous est pas désagréable que notre choix soit aussi interprété comme un témoignage de bienveillance pour les pays auxquels appartiennent les élus. Mais ce n'est pas sans raison que nous avons insisté sur leur nouveau caractère de « prêtres de l'Eglise romaine ». Ce caractère essentiel s'oppose à ce qu'on se soucie trop, lorsqu'il s'agit du Sacré Collège, des nationalités diverses de ses membres, comme s'il pouvait s'y former des groupes, des majorités et des minorités changeantes.*



Enfin, toujours à l'occasion des récentes cérémonies consistoriales, le Pape a donné une définition très nette de ce qu'on appelle sentiment catholique (*sentire cum Ecclesia*). Nous nous en voudrions de ne pas la mettre sous les yeux de nos lecteurs, puisque la *Revue* n'a précisément d'autre ambition que d'être un commentaire catholique des doctrines et des événements actuels.

Un vrai catholique ne doit pas se contenter de professer les dogmes définis par l'Eglise. Il doit conformer sa pensée et sa vie au sentiment catholique entendu dans toute son ampleur. L'Eglise ne fait pas que définir. Son enseignement contient en outre une sorte de rayonnement des vérités dogmatiques.

La conformité entière des esprits et des volontés avec le sentiment de l'Eglise, il n'est pas difficile de le comprendre, résultera principalement de l'action des « prêtres de l'Eglise romaine » dont les doctrines, les aspirations, les intérêts apparaissent immédiatement comme identifiés avec ceux de l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Voilà pourquoi la création de nouveaux cardinaux, spécialement destinés à résider hors de Rome, est pour Nous un motif d'espérance que se maintiendra et se propagera de plus en plus l'esprit de l'Eglise romaine.

L. PICARD.

La congrégation préparatoire pour discuter l'héroïcité des vertus pratiquées par la servante de Dieu Thérèse de l'Enfant Jésus, professe des Carmélites de Lisieux, s'est tenue à Rome il y a quelques semaines au Palais apostolique du Vatican, en présence des Eminentissimes et Révérendissimes Cardinaux ainsi que des Révérends Prélats et Consultants composant la S. Congrégation des Rites. Les nombreux dévots que la « petite sœur » compte en Belgique s'en réjouiront avec nous.



Chronique sociale féminine

Le vote féminin est à l'ordre du jour. Les femmes belges vont donc voter pour la première fois aux élections communales du 24 avril 1921. Elles ne l'ont pas demandé et sont bien près de se déclarer victimes des politiciens qui les appelèrent au vote.

Beaucoup haussent les épaules et se désintéressent : « Ce n'est pas l'affaire des femmes ! » D'autres sont découragées à l'avance et disent : « A quoi bon ! » Enfin, à côté des quelques suffragistes convaincues et satisfaites, il y a les vaillantes, résolues, bon gré, mal gré, à faire de leur bulletin de vote le meilleur usage possible.

Est-il besoin de le dire, les femmes catholiques doivent être parmi les vaillantes. Le suffrage est une fonction, c'est leur devoir de la remplir en vue du bien commun selon leurs principes catholiques.

* * *

M. Cyr. Van Overbergh, dans sa brochure *Le programme de l'électrice communale*, traite en quelques chapitres de toute la politique féminine à la commune.

Il célèbre d'abord la disparition d'un « odieux privilège de sexe » ; ne lui en déplaise, nous ne nous sentions pas lésées jusqu'à présent. Nous n'avons jamais songé à revendiquer le suffrage comme un droit et si nous ne pensons pas grand bien du suffrage universel inorganisé des hommes, ce n'est pas son extension pure et simple aux femmes qui nous le rendra plus sympathique.

Cette remarque faite, nous approuverons pleinement la brochure de M. Cyr. Van Overbergh. Elle montre excellemment quelle action bienfaisante les femmes peuvent exercer dans la politique de la commune et met bien en lumière le caractère familial de certaines parties de son administration.

Voici le programme de M. Van Overbergh : des candidats honnêtes, une politique familiale s'affirmant par de sages mesures d'instruction des mères et des futures mères, de protection de la petite enfance, le développement de la vie familiale ; des mesures en faveur des familles nombreuses ; une politique scolaire et post-scolaire ; une politique de travail, d'hygiène, de prévoyance sociale, de bienfaisance publique, etc. ; tous départements où l'influence de la femme sera aussi utile qu'agissante.

Le programme peut être complet ; il ne vaudra que par l'esprit qui le vivifiera. Aux femmes catholiques d'en faire une œuvre vivante qui trouve sa règle et son motif dans notre religion.

* * *

Des sections féminines se créent au sein des partis et des chefs de file s'affirment. M^{lle} Louise Van den Plas, la suffragiste catholique de la première heure ; M^{mes} Boël et Brigode du côté libéral, M^{me} Tillmans chez les femmes socialistes.

Et la propagande se fait jusqu'à présent, sans beaucoup de bruit dans les divers camps, et semble-t-il, péniblement partout. Les femmes de chez nous, comme celles de la plupart des peuples latins, ne sont pas très combatives ; leur foyer les retient et elles n'apprendront à le quitter que pour mieux le défendre. Puisse notre politique n'être que celle-là, celle qui nous convient, celle qui sauvegardera nos familles, celle qui assoiera notre société sur les deux bases qui seules peuvent la soutenir : la religion et la famille !

De ci, de là, des associations féminines ont établi un programme. Celui de l'association catholique féminine de Bruxelles vient d'être publié :

Défense des principes d'ordre.

Stabilité de nos institutions nationales et protection de l'autonomie communale.

Respect et sauvegarde de nos libertés religieuses et des droits de la famille.

Application des lois sur l'alcool et contrôle des cinémas et des lois concernant l'hygiène et la protection du travail féminin.

Contrôle plus rigoureux des finances communales.

Nomination de membres féminins dans les bureaux de bienfaisance et au conseil des hospices.

Nous eussions voulu ce programme plus précis : plus précis quant aux principes dont les associées veulent faire leurs directives et qui ne peuvent être évidemment que ceux de l'Église catholique, immuables, indépendants de leurs applications nécessairement changeantes.

Plus précis aussi quant aux réalisations visées, plus positif ; sans doute, il faut défendre, maintenir, conserver, sauvegarder, contrôler, mais il faut progresser aussi, il faut aller de l'avant. Il aurait fallu dire hic et nunc, ce que les femmes catholiques de Bruxelles peuvent et veulent faire pour la prospérité de la commune.

* * *

Allons donc avec courage, vers l'accomplissement aussi parfait que possible de notre nouveau devoir social : le devoir politique. Ce qui importe avant tout, ce n'est pas le succès de telle ou telle liste électorale. Une femme d'esprit, restée très hostile au suffrage féminin, répondait l'autre jour à quelqu'un qui voulait la convaincre : « Faisons des chrétiennes plutôt que des électrices ! » — Cette boutade cachait une vérité que nous aimons à traduire ainsi : Mettons tous nos efforts à faire de toutes les électrices de bonnes chrétiennes, elles deviendront ainsi des citoyennes parfaites et par elles, espérons-le, se fera le salut de la cité.

S. S.
du Secrétariat Général
des Œuvres Sociales féminines de Belgique.



La presse

En « régime capitaliste ».

Dans le « manifeste de la commission syndicale » socialiste publié la semaine dernière, nous lisons cette phrase :

« Le régime capitaliste, c'est l'incohérence, l'incertitude et l'insécurité perpétuelle pour les exploités »

Que tout soit pour le mieux en « régime capitaliste » n'est pas notre avis. Mais tout de même, après avoir lu cette définition aussi lapidaire que catégorique, le lecteur ne pourra s'empêcher de trouver pour le moins aussi incohérente une doctrine socialiste qui s'exprime ainsi d'une part et qui, ailleurs, tient un langage assez différent.

Voici, en effet, comment, à vingt-quatre heures de distance, s'exprimait l'*Humanité* sous la signature du communiste Jean Renaud :

Que vaut actuellement, se demandait-il, la critique autrefois formulée contre le capitalisme ?

Et il y répondait par cette critique des brochures de propagande socialistes :

Faites presque toutes sur le même modèle, elles reposaient principalement sur la concentration capitaliste : la machine-outil ruinait le forgeron du village ; la confection tuait le petit tailleur ; la grande propriété terrienne absorbait la petite. Dans la banque, le commerce, l'industrie, la concentration est évidente. Mais est-elle à déplorer ? Et le parti s'attachait-il suffisamment à distinguer entre la concentration elle-même — qui augmente la richesse tout en diminuant le travail nécessaire à la produire — et l'usage néfaste qui en est fait dans le régime capitaliste ?

Et puis, pour que la concentration pût servir de levier révolutionnaire, il aurait fallu que l'insécurité de la petite boutique ou de l'atelier individuel fit à ses victimes un sort plus agréable que « l'enfer du salariat » où elles glissaient. Je vis la transformation s'opérer autour de moi. Le forgeron de mon village ne fabrique plus de charrues ni d'outils. Il est devenu représentant de machines agricoles et de cycles. Et tandis qu'autrefois le fer rougeoyait sur son enclume de cinq heures du matin à sept heures du soir, hiver comme été, aujourd'hui son travail se borne à quelques réparations légères. Et le nouveau mécanicien gagna sa vie tout aussi bien que l'ancien forgeron. L'homme d'équipe de la station qui dessert ma commune jouit de la journée de huit heures, tandis que le jouet du routier qu'il remplaça claquait presque sans interruption sur les routes par tous les temps.

Peut-on mieux reconnaître qu'après tout l'ouvrier n'a point tant à se plaindre de cette fameuse concentration capitaliste. Sans doute le communiste Jean Renaud parle de l'usage néfaste qui en a été fait et, nous le disons plus haut, nous aussi nous estimons qu'il y a des abus qui doivent disparaître, mais n'est-il pas piquant de constater que de la bolcheviste *Humanité* et de la « Commission syndicale » socialiste belge qui prétend ne point l'être, c'est encore l'*Humanité* qui, pour une fois, fait preuve de bon sens ?

Le cinéma et la criminalité infantile.

Un bon point au *Peuple* qui justifie par le meilleur argument la loi interdisant l'entrée des cinémas aux mineurs de moins de seize ans. Ce n'est point tant le côté pornographique que vise la loi, dit-il, mais bien davantage de soustraire l'enfance à des suggestions dangereuses :

La chose grave, écrit l'organe socialiste, est celle constatée par les juges des enfants : à savoir que la criminalité infantile augmente dans des proportions effroyables et que les neuf dixièmes des jeunes délinquants confessent avoir puisé l'inspiration de leur faute dans les représentations de scènes violentes de brutalité, de vol, de brigandage et de meurtre, que l'on se complait à projeter sur l'écran parce qu'on spéculé sur les bas instincts.

Le mal est là et si nous avons le tort de le dénoncer, nous en appelons aux mamans.

RENÉ FRAIKIN.



BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

*Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud*

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Laines Filées

==:

Bonneteries

GROS

Téléphone Br. 16158

Ancienne Maison LEBRUN-SAX

F. SAX-PONCELET

SUCCESSEUR

223, rue Haute

BRUXELLES

“ BRABO ”

SOCIÉTÉ ANONYME

21, rue des Tanneurs, Anvers

LOCATION D'APPAREILS
ET DE FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES
AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES.

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE. — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21. ANVERS

Maison historique de Victor Hugo

Grand'Place, 26, BRUXELLES

F. BAL-JANSSENS

Poteries flamandes — Dinanderies
Cuivres anciens
Souvenirs de Bruxelles
Cartes postales

LISEZ ET PROPAGEZ

L'EFFORT

organe de l'A. C. J. B.

126, RUE DE TIRLEMONT

LOUVAIN

THE BON AMI C^o -- New-York

—: —: FABRIQUE AUX ÉTATS-UNIS —: —:

“ BON AMI ”

Succès!

NETTOIE

Peinture
Boiseries
Fenêtres
Marbres
Baignoires
Toiles cirées

POLIT

Miroir
Laiton
Nickel
Cuivre
Zinc
Aluminium

FAIT RELUIRE

Fer-Blanc
Couteaux
Fourchettes
Acier
Émail
Faïence

ÉCURE

Poterie
Bouillottes
Éviers
Vaisselle
Réfrigérateurs
Fer

Succès!

—: En vente dans les principales Épiceries et Drogueries —:

AGENT GÉNÉRAL DÉPOSITAIRE :

Mme E. B. HOTCHKISS, Bruxelles